

1

Je ne sais, du soleil éblouissant ou du cri joyeux des hirondelles traversant le ciel, ce qui entra le plus vivement dans la chambre quand j'eus rabattu contre le mur les grands volets de bois. Aussitôt, le reflet chatoyant de la rivière vint s'installer au plafond, découpant un grand carré de vaguelettes sur le lambris crémeux. Comme j'aimais cette maison... Les soucis ordinaires s'effaçaient sitôt le seuil franchi, et les stridulations monotones du peuple invisible de l'herbe chassaient les tracas. Cette nuit, il ferait bon dormir la fenêtre ouverte dans l'air embaumé des fleurs du jardin.

Ce mois de juillet 1990 était d'une douceur vraiment exceptionnelle et il m'importait peu, ce soir, qu'elle fût imputable ou non au réchauffement climatique dont on commençait à nous rebattre les oreilles. Les grandes vacances commençaient enfin, j'étais épuisée, et tout ce que j'éprouvais, c'était un besoin incommensurable de repos, de sommeil, de soleil, de cette vie primitive et quasi végétative qui devait recharger mes batteries à plat après cet hiver interminable et ce printemps pluvieux. Je me jetai sur le lit qui faisait face à la fenêtre grand ouverte, les yeux fermés, avide de capter toutes les pulsations de la terre.

On aurait pu l'appeler *Sam suffit*, *Le Refuge* ou *Mondésir*. Ou lui donner n'importe quel autre nom ridicule qui marque l'attachement à sa maison. Mais peut-on être autrement que ridicule quand on aime ?

Jean-Marc l'avait reçue en héritage, une dizaine d'années auparavant, et ce n'était pas sans crainte que je l'avais vue entrer dans notre vie: crainte de la voir se transformer en gouffre financier, tant il y avait de travaux à faire; crainte que mon mari consacraît tous ses week-ends et ses congés à faire du ciment ou à bêcher le jardin; crainte de ne pas parvenir à me sentir chez moi dans cette demeure où les armoires étaient encore remplies des vêtements des oncles et des tantes qui y avaient passé leur vie, et où le devoir de mémoire semblait gravé dans la dentelle du moindre napperon...

Mais ces appréhensions légitimes s'étaient révélées sans fondement. Le temps et un peu de diplomatie avaient permis à chacun de trouver ses marques. Chaque année nous refaisons une des pièces de la maison en écartant en douceur ce qui ne nous convenait pas mais en gardant l'esprit des lieux. Au fil des étés, elle avait fini par devenir coquette et confortable. Quand nous la fermions pour l'hiver, vers la fin de novembre, c'était le coeur serré d'angoisse que je la voyais disparaître dès le premier virage pour quitter la vallée. Mais au mois de mars, nous la retrouvions vaillante et fière, qui nous attendait. Elle avait bravé sans faillir le gel et les bourrasques, et quand je poussais la porte, elle semblait s'excuser dans un soupir pour les quelques débris de feuilles mortes qui avaient réussi à s'insinuer dans le couloir. Elle nous *attendait*. Je n'aurais pu ni su expliquer cela, mais c'était une conviction profonde de tout mon être.

À la belle saison, nous nous y rendions dès le vendredi soir, et, dès que nous avons passé le pont qui marquait l'entrée du village, j'étais saisie par cette bouleversante certitude: ma maison me tendait les bras. L'âme de ses habitants disparus était encore dans les murs et nous regardait avec bienveillance.

J'avais laissé leurs photos sur la cheminée de la chambre du fond, et, sans les avoir connus, je les saluais et les remerciais du don qu'ils m'avaient fait : ils m'avaient adoptée.

Elle avait été construite en 1905 par l'arrière, arrière, grand-père de Jean-Marc. Menuisier charpentier de son état, il était marié et pourvu de sept enfants. Il avait donc fait bâtir une demeure assez spacieuse pour abriter sa nichée de plain-pied, côté route, et ménager en-dessous un vaste atelier presque entièrement vitré côté jardin. Ce jardin descendait en pente douce jusqu'au bord de la rivière. C'était presque, à l'époque, la dernière maison de Laroquebrou sur la route d'Aurillac.

Le village médiéval était blotti dans un méandre de la Cère qui commençait juste à s'apaiser après avoir dévalé depuis le Plomb du Cantal et roulé ses eaux tumultueuses dans des gorges encaissées. L'eau vive traversait le bourg sous un pont à trois arches, aussi antique et fier que le château qui dominait le site du haut d'un éperon rocheux. Il avait appartenu dès le XIII^e siècle à la prestigieuse famille des Montal dont le blason ornait encore bien des frontons dans toute l'Auvergne au gré des alliances et des guerres vassales. Entre château et rivière, les maisons à colombages s'accrochaient au rocher, serrées les unes contre les autres, ne laissant place entre elles pour cheminer qu'à d'étroites ruelles dont les pavés, polis par des siècles de passage, se transformaient en patinoire par temps de pluie.

Le notaire avait été on ne peut plus clair : notre maison ne valait à peu près rien en termes de valeur immobilière, en raison des très nombreux travaux nécessités par son état. On pouvait concevoir de la garder « à la rigueur », avait-il concédé avec une moue qui démentait ses paroles, si l'on voulait bien prendre en considération la réfection du toit et des fermetures

entreprise quelques années plus tôt. Par contre, sa situation exceptionnelle sur les berges verdoyantes de la Cère, le charme authentique du village et du château qui le protégeait, l'écrin naturel que formait cette riante vallée entourée de forêts profondes, et la proximité d'un barrage construit vers le milieu du siècle, lui conféraient un attrait – et un prix dans l'hypothèse d'une éventuelle transaction – qui n'était pas négligeable.

Les villageois aussi nous avaient bien accueillis. Bien sûr, la première fois que nous nous installâmes pour une semaine de vacances, nous fûmes l'objet d'une attention méfiante : l'étranger, le fût-il seulement de cent kilomètres, n'est jamais le bienvenu dans les contrées rurales. Mais nous nous prêtâmes gentiment au jeu des questions des uns et des autres. Chaque matin, je partais faire les courses avec mon panier en osier au bras, et je fis rapidement connaissance avec à peu près tout le monde. Bien sûr, ce qui nous ouvrit les portes de la communauté, ce fut la nouvelle – qui se répandit rapidement – que nous étions les petits neveux de Jean Boussaguet, le menuisier, et que nous avions repris sa maison fermée depuis son décès.

Ce sésame nous permit de nous intégrer suffisamment pour avoir avec nos voisins des relations cordiales. Il faut dire aussi, que, comme il arrive bien souvent à la campagne, nous étions, parfois même sans le savoir, cousins avec une bonne demi-douzaine de familles. Et, tout naturellement, nous nous retrouvâmes inclus dans le jeu subtil des alliances et des inimitiés qui régissent un village. Ceci dit, nous observions autant que possible une neutralité prudente dans les conflits qui agitaient parfois ce microcosme, tout particulièrement dans le délicat problème de la politique dont nous mettions un point d'honneur à ignorer les enjeux.

Cet été-là, nous devions nous attaquer à la réfection de la dernière des quatre chambres. Ma fille Pauline n'y dormait

qu'à contrecœur, terrorisée par les araignées, les craquements du plancher, et plus encore par les fantômes dont elle redoutait la présence. Née à une époque où l'on naissait et mourait à l'hôpital avant de transiter par le funérarium pour s'en aller finalement dormir au cimetière, elle frissonnait de répulsion à l'idée que l'oncle Henri avait reposé dans notre lit avant de rejoindre ses aïeux dans le caveau de famille, lesquels aïeux étaient nés et morts dans tous les lits de la vieille bâtisse. Je m'épuisais inutilement à tenter de la convaincre que si fantômes il y avait, ce ne pouvaient être que de bons fantômes.

Elle avait par contre appris avec joie la perspective de cette nouvelle tranche de travaux qui devaient rendre à cette pièce son cachet d'origine, et aussi, par la même occasion, boucher quelques trous qui l'angoissaient. Cette pièce était, à mon sens, la plus belle chambre de la maison. Son charme venait de la fenêtre qui donnait directement sur la rivière, mais aussi de la présence d'une très belle armoire en chêne finement travaillée. Une cheminée de marbre gris surmontée d'une glace à trumeau occupait presque tout le mur du fond et finissait d'accorder à cette pièce ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui me ravissait. Mais au fil du temps, elle était devenue une sorte de débarras où s'entassaient tous les vieux objets et les meubles déchus de la maison, car, dans cette famille comme dans beaucoup d'autres à cette époque, jeter eut été un péché. On avait surtout recouvert le plancher d'un linoléum rougeâtre, à présent usé jusqu'à la corde dans les zones de passage, et il formait avec le papier vert à grosses fleurs jaunes un ensemble criard d'un effet détestable. Le travail s'annonçait difficile en raison de tous ces vieux meubles cassés ou seulement salis qu'il allait falloir déménager. L'armoire, mais aussi le bureau, révéleraient un jour, j'en étais persuadée, une beauté majestueuse, mais pour l'heure, ils montraient des façades noircies et encrassées.

La voix de Jean-Marc qui m'appelait m'interrompit au milieu de mes réflexions et de mes souvenirs : il avait besoin de mon aide pour pousser la remorque au fond du garage et je le rejoignis aussitôt. Les vacances commençaient toujours par la phase joyeuse de l'installation et j'occupais ensuite la matinée à réveiller une après l'autre les pièces endormies. Peu avant midi cependant, je m'aperçus que j'avais oublié le pain, et je m'emparai du panier en espérant qu'il en resterait encore à la boulangerie. Dans ma hâte à sortir, je faillis presque heurter un vieux monsieur planté à trois mètres de la porte de la maison. Je poussai un petit « Oh ! » de surprise et d'excuse avant de reconnaître Robert. Robert, dont j'aurais été bien en peine de dire le nom de famille, était une figure de Laroque : âgé de presque quatre-vingts ans, handicapé par une jambe raide, il demeurait assez alerte cependant pour descendre plusieurs fois par jour de la maison de retraite où il résidait désormais et se promener dans le village. On ne pouvait guère faire un pas, à vrai dire, sans le rencontrer au coin d'une rue ou d'une maison.

– Alors ça y est ? Ce sont les vacances ? Vous êtes là pour un moment ?

Ses yeux rétrécis par le verre épais de ses lunettes souriaient gentiment. Je m'avançai pour lui serrer la main et échanger quelques mots. Il me donna quelques nouvelles qui impliquaient évidemment la mention d'un ou deux décès, mais aussi l'imminence de travaux sur les réseaux malgré le début de la saison touristique, en raison de problèmes d'approvisionnement en eau devenus cruciaux. Il me demanda si nous avions nous aussi des projets de travaux et je lui confiai que j'avais surtout envie de me reposer avant d'entreprendre quoi que ce soit. Il sourit, le nez en l'air, les mains derrière le

dos, semblant juger d'un air connaisseur les aménagements déjà effectués. Et ses yeux parcouraient les murs, du seuil des fenêtres au sommet de la cheminée.

– Y'a pas à dire, finit-il par articuler, si Jean avait pu voir tout ça, ça lui aurait rudement fait plaisir !

Je me tortillai un peu, mal à l'aise. En réalité, Jean-Marc et moi nous nous étions souvent demandé ce que notre oncle aurait pensé des transformations apportées à sa maison, mais sans jamais pouvoir apporter de réponse catégorique ni dans un sens ni dans un autre. La maison était dans un tel état d'abandon, quand nous l'avions reçue, qu'il était encore bien difficile de faire la part de l'immobilisme dû au grand âge et celle de la vénération sans concession du passé. J'optais pour une réponse prudente :

– On va doucement, on a commencé par le plus urgent et le reste se fera petit à petit. Il y a deux ans, on a dû poncer et repeindre les portes du garage qui s'étaient abîmées d'une façon vraiment surprenante, on ne l'avait pas prévu. Il arrive ainsi, parfois, que ce soient les circonstances qui décident.

Robert émit un petit rire.

– Le garage, c'était pas il y a deux ans, c'était l'année dernière. Vous l'avez repeint en juillet.

Et, très fier de la justesse de sa mémoire, il ajouta :

– Même que c'était juste après le 14, quand ça s'est remis au beau.

Je le félicitai pour cette précision dans le souvenir et il se rengorgea. Mais, tout en filant vers la boulangerie, j'étais loin de ressentir l'admiration que je lui avais témoignée. En réalité, je sentais poindre en moi comme un début de contrariété. Il me déplaisait de savoir que nous étions un objet d'observation dans notre activité quotidienne. C'était comme une intrusion

dans notre intimité, une forme d'indiscrétion. Et un quart d'heure après, de retour devant la maison, tandis que je sentais la douce chaleur du pain contre ma peau, je m'arrêtai, songeuse, la main sur la poignée de la porte, et je me retournai : le soleil, presque à son zénith, allumait les fenêtres des maisons sur la colline, de l'autre côté de la rue. Je dus mettre ma main en visière, tant l'éclat renvoyé par les grandes baies vitrées de la maison de retraite était insoutenable. La lumière écrasante plaquait de part et d'autre du «chemin des vieux» l'ombre touffue des arbustes qui le bordaient. Je n'avais jamais réalisé à quel point cette large sente, qui menait au foyer-logements, offrait un observatoire de choix pour voir, sans être vu, ce qui se passait chez nous.

Au repas de midi, je racontai l'incident à Jean-Marc qui se moqua de moi : il fallait que je m'y fasse. Dans un village, à partir d'un certain âge, il n'y a plus grand chose à faire, à part observer les voisins. C'est un passe-temps somme toute bien inoffensif. J'en convins à contrecœur, et me demandai par devers moi ce que Robert avait pu voir de moins innocent, de son poste d'observation, que Jean-Marc et moi en train de repeindre les portes du garage.

Nous décidâmes de rester tranquilles l'après-midi ; il faisait chaud, et de multiples occupations nous attendaient, dehors comme dedans, en ce jour d'arrivée. Je parcourus la maison, une liste à la main, pour noter les différentes courses qu'il me faudrait prochainement faire à Aurillac, puis rejoignis Jean-Marc au jardin. Je sortis de l'atelier où elles avaient hiverné, tables et chaises, et entrepris de les nettoyer au tuyau d'arrosage avant de les installer à la place qu'elles occuperaient pendant les trois mois d'été, à l'ombre des pommiers. Enfin, vers six heures, cédant à l'insistance de Volga, je lui passai collier et laisse et partis faire un tour dans le village.

J'avais envie de monter au château, et je pris une ruelle qui partait non loin de la maison, et s'élevait rapidement avant de se transformer en chemin caillouteux entre deux murs de pierres sèches. Volga ne savait où donner de la truffe, heureuse de retrouver les chemins des vacances. De petits lézards gris nous surveillaient du coin de l'œil et parfois filaient soudainement à notre approche. Distracte, j'oubliai de couper par le petit sentier de traverse qui conduisait directement aux remparts et me retrouvai plus haut que le château. Mais la vue était si belle de cet endroit de la colline où le chemin m'avait menée, que je ne regrettai pas mon erreur. Les gens du pays appelaient cette sorte de balcon « Le Paradis ». Ils avaient estimé que cette halte à mi-pente, abritée par deux grands hêtres du vent et du soleil, et d'où la vue s'étendait jusqu'aux confins de la Chaîne des Puys, ne pouvait que préfigurer la sérénité de l'au-delà, et je ne pouvais que me rendre à la justesse de cette intuition.

Volga elle-même semblait ravie de l'aubaine et humait longuement la brise de ses narines frémissantes. Un petit parapet permettait de s'accouder et d'admirer le panorama. En me penchant pour remonter des yeux la vallée où la Cère scintillait, j'aperçus en contrebas une petite maison que j'avais bien failli ne pas voir, tant elle disparaissait sous un amoncellement de ce que je crus d'abord être des ronces et qui se révéla être un très vieux rosier grimpant. Quelques roses s'accrochaient encore aux tiges et se balançaient doucement dans la tiédeur de cette fin d'après-midi.

Soudain, Volga disparut au coin du parapet : elle avait entendu le bruit joyeux d'une source qui surgissait du talus contre la maison par un tuyau de fer. J'attendis qu'elle eut fini de se désaltérer pour descendre précautionneusement les quelques marches ensevelies par la végétation qui permettaient d'atteindre la terrasse abandonnée. Entre les feuilles et les fleurs fanées du

rosier, on distinguait un volet fermé aux planches disjointes et, sur une sorte de margelle construite sous le bec du tuyau, un seau, un très vieux seau à en juger par la rouille qui l'avait éventré. Il y avait sans doute des années qu'il se remplissait en vain, car personne ne venait le retirer. Et l'espace de quelques secondes, ce fut comme si ce rappel fugace de la vanité des choses humaines avait terni l'éclat du soleil. Mais je secouai la tête pour chasser ces idées tristes et rappelai Volga.

– Vous ne devriez pas laisser votre chien fourrager au pied de ces vieilles pierres, on a vu des vipères par ici.

L'homme qui venait de laisser tomber ces paroles sur un ton moqueur se tenait derrière moi à moins de dix mètres. Je me sentis rougir, sans savoir si c'était pour m'être fait prendre en flagrant délit d'imprudences ou parce que je ne l'avais pas entendu arriver. Je ne l'avais jamais vu. La petite soixantaine, les cheveux et la moustache noirs et en bataille, il portait un chapeau de cuir sous lequel ses yeux sombres pétillaient. Il affectait de ne pas me regarder et d'être entièrement absorbé par sa cigarette qu'il peinait visiblement à rallumer. Mais je devinais qu'il était ravi de m'avoir surpris.

– Ma chienne m'a échappé, fis-je d'un ton sec, et j'étais justement en train de la rappeler. Allez, Volga, on s'en va.

Mais il s'était mis à la caresser et elle, apparemment sous le charme, faisait mine de ne pas comprendre mon insistance à vouloir partir.

– Ne jouez pas les femmes offensées, fit le détestable individu, sans cesser de gratouiller Volga qui se tortillait de plaisir. Vous n'êtes pas pressée, vous venez juste d'arriver en vacances.

Je demeurai stupéfaite : encore un qui se mêlait de mes affaires. Ils s'étaient tous donné le mot ou quoi ? Cette fois, j'empoignai fermement Volga par le collier et la tirai vigoureusement en arrière. Elle obéit, sentant ma contrariété, mais non sans

couler un regard reconnaissant à l'individu qui s'obstinait une nouvelle fois à rallumer son mégot.

– Partez pas comme ça. On peut bien causer un peu. Je suis sûr que vous aimeriez savoir l'histoire de ce seau rouillé que vous contempriez d'un air si triste.

Il me regardait à présent bien en face et il me sembla que toute trace d'ironie avait disparu de sa voix et de son regard.

– C'est vrai que j'ai été surprise, reconnus-je sur un ton un peu radouci. Je suis souvent venue ici et jamais je n'ai eu la curiosité de me pencher au-dessus du parapet. Je n'ai jamais seulement soupçonné la présence de cette ruine.

Il eut un petit rire triste et se remit à caresser Volga. Sans cesser de me surveiller du coin de l'œil, la traîtresse était revenue se frotter contre ses jambes. Je lui lançai un regard qui signifiait qu'elle ne perdait rien pour attendre et elle me reçut cinq sur cinq, mais me répondit aussitôt d'un frémissement de la truffe, que, franchement, j'avais tort de m'inquiéter. Les chiens n'ont-ils pas un sixième sens pour sentir le danger ? Et là, non, franchement, ce n'était que du bonheur !

– Je crois qu'on n'a pas été présentés, fit-il en me tendant la main. Je m'appelle Gino. Mais ici, pour tout le monde, je suis l'Italien.

Il m'observa en silence pour voir l'effet de sa déclaration, mais ce nom ne me disait rien. Il se remit à caresser Volga.

– C'est vrai que je ne suis pas tout le temps au village. Je vais, je viens... J'habite la maison que ma mère m'a laissée il y a une dizaine d'années. Et, ce disant, il indiquait du pouce, derrière lui, une ancienne bâtisse un peu plus haut sur la colline, et dont le toit seul émergeait des arbres. Mon père, continua-t-il, est venu d'Italie s'installer ici au moment de la construction du barrage. Il y a rencontré ma mère qui vivait avec ses parents et

ses six frères et sœurs dans une ferme misérable des environs. C'était un maçon fort et habile, à qui on avait offert tout de suite un poste de contremaître. Mais un jour, il y a eu un accident : une charge de béton mal arrimée a glissé et l'a frappé en pleine tête, le tuant sur le coup. L'histoire n'a pas été très claire. Mais moi, à l'époque, je n'étais pas seulement né, et ma pauvre mère, dans sa détresse, a été trop heureuse d'accepter l'arrangement qu'on lui a proposé : la propriété entière de la maison que la société leur louait pour la durée du chantier, plus une somme d'argent assez substantielle, en échange de l'abandon d'une procédure à laquelle, de toute façon, elle ne pensait même pas. Et c'est comme ça que je suis né à Laroque. Ma mère y a passé le restant de sa vie en travaillant à droite et à gauche, chez tous ceux qui pouvaient l'employer à quelque chose. Mais jamais, jamais, vous m'entendez, on ne l'a appelée autrement que « l'Italienne ».

Le ton s'était chargé d'une sourde colère et il ne s'était pas rendu compte que Volga l'avait quitté et baguenaudait le long du mur.

– Je suis désolée, dis-je. Je crains malheureusement que cette réaction ne soit pas une exclusivité des gens d'ici. L'esprit de clocher est très vivace dans les campagnes, même encore aujourd'hui.

Il tira un instant sur son mégot qui avait fini par consentir à se rallumer, puis me suivit tandis que je remontais sur la route et vint s'accouder au parapet.

– Vu d'ici, laissa-t-il tomber en balayant d'un revers de main les toits du village qui s'étendait à nos pieds, tout a l'air paisible, tout a l'air lisse ! Mais quand on sait les turpitudes qui se déroulent à l'abri des murs... Elle aurait pu en raconter, l'Italienne, mais elle n'a rien dit. Rien ! Et pourtant, il s'en est passé là-bas ! Et de belles !

De la pointe du menton, il désignait maintenant le château, un peu en contrebas. Il n'en subsistait qu'une moitié du corps du donjon, et trois tours qui formaient cercle autour d'une plate-forme dégagée: en venant du village, on y accédait au choix par une route étroite et pentue qui s'en allait ensuite vers Aurillac, ou par une volée de marches de hauteur et de profondeur variables, ce qui rendait la montée, et surtout la descente, périlleuses. On racontait qu'après un passé glorieux, à l'époque des seigneurs, le château avait connu, comme beaucoup de ses semblables, de nombreuses vicissitudes: une première fois démantelé pendant la Révolution, il avait fourni en matériaux de construction, au cours des siècles suivants, toutes les maisons alentour. Aussi était-il dans un état proche de la ruine quand un industriel clermontois avait décidé de l'acheter et de venir s'y installer.

Alphonse Boujasse, maçon, avait épousé la fille d'un négociant en matériaux dont l'entreprise, un temps prospère, périclitait sérieusement. Il avait eu le coup de génie de deviner avant les autres, que le boom de l'immobilier entraîné par les reconstructions de l'après-guerre, nécessiterait le recours à des matériaux nouveaux, préfabriqués, dans la conception et la commercialisation desquels il avait misé tout l'avoir hérité de son beau-père. Beaucoup racontaient que l'aventure avait failli tourner court et que son ignorance en la matière avait eu pour résultat des malfaçons et des menaces de procès étouffées on ne sait comment. Peut-être n'étaient-ce que des racontars de jaloux, car il ne fait pas bon s'enrichir subitement dans un pays où les neuf dixièmes de la population vivent à peine du produit péniblement arraché de leurs terres ingrates. Toujours est-il que le bonhomme transféra dans les faubourgs d'Aurillac les locaux de son entreprise, et vint vivre au château avec son épouse.

L'argent lui apporta ce que son statut « d'étranger » aurait dû lui refuser : la considération béate d'une partie de la population prompte à se laisser éblouir. Boujasse, en effet, arrosa de ses largesses toutes les associations du canton. Il embaucha un intendant pour les terres qui composaient le domaine et racheta les fermes qui avaient autrefois constitué la seigneurie. Bref. Il fit tant qu'un jour, sans que personne puisse dire comment la chose s'était produite, il arriva que quelqu'un l'appela « monsieur le comte ». Et quelques années après, ce fut comme si tout le monde ignorait qu'il n'était que monsieur Boujasse. D'ailleurs, on ne se risquait jamais à l'appeler ainsi en public.

Cette histoire, je l'avais maintes fois entendu raconter, à quelques variantes près. Mais le temps avait passé : « monsieur le comte » était désormais nonagénaire, il vivait reclus dans son donjon à la suite d'un AVC qui l'avait condamné au fauteuil roulant depuis plusieurs années, et, personnellement, je ne l'avais jamais vu. Tout au plus avais-je remarqué sa voiture, une XM gris métallisé, garée sur l'esplanade et astiquée par le jardinier qui faisait office de chauffeur à l'occasion.

Gino cracha son mégot avec une violence qui me fit sursauter. La seconde d'après, il avait retrouvé sa quiétude et il me montra le seau rouillé qui continuait à déborder sur la margelle du puits, juste en dessous du parapet.

– Alors comme ça, fit-il, cette maison, vous ne la connaissez pas ?

– Non. Mais je ne prétends pas tout connaître dans le village.

Il rit.

– Ça, c'est sûr. Et croyez-moi, il vaut mieux ignorer un certain nombre de choses pour pouvoir continuer à vivre, que ce soit ici ou ailleurs. La connaissance n'est pas un gage de bonheur. Pardon pour le professeur, ajouta-t-il en faisant mine de s'incliner devant moi.

Allons bon, pensai-je, il sait aussi que je suis prof, et moi, il y a quelques minutes encore, j'ignorais même l'existence de cet homme.

– Cette maison, voyez-vous, continua-t-il sans se rendre compte de ma contrariété, a servi de cadre à une tragédie il y a longtemps, et je ne peux jamais passer devant sans me sentir envahi par un mouvement de révolte contre l'humanité. Ça fait du bien, une bouffée de colère de temps en temps, vous devriez essayer. Je suis sûr que vous faites partie de ces gens qui s'appliquent à rester stoïques dans toutes les circonstances de leur vie. C'est salutaire, un peu de haine. Ça évite de finir écrasé par la tristesse, noyé par les larmes du chagrin.

Je m'abstins de répondre.

– Pour en revenir à la maison, reprit-il, les gens d'ici l'appellent « la maison d'Esther ». Ce n'est pas le nom de la propriétaire, il paraît que c'est une possession de l'évêché d'Aurillac, allez savoir ce qu'ils en font. C'est le nom d'une jeune fille qui a habité ici avec sa famille pendant un ou deux ans au moment de la guerre. Des juifs. Il y avait les parents et deux enfants : Esther, qui avait dix-sept ans environ, et un petit garçon de huit-neuf ans. Ils sont arrivés un beau jour, on ne sait ni d'où, ni comment. Il paraît que c'est le curé qui les avait amenés. Un brave homme celui-là, même si c'est un curé, ajouta-t-il avec une nuance de regret dans la voix. Bref. le père ne restait à Laroque que le samedi et le dimanche. Le lundi il repartait dans sa grosse traction noire et il passait le reste de la semaine on ne sait où. La mère était une pauvre chose terrorisée qu'on ne voyait pas davantage, bien qu'elle restât dans sa maison sans presque jamais en sortir. Seuls les deux enfants participaient à la vie du village. Ils allaient à l'école privée et le petit servait la messe le dimanche. Leur vrai nom, ça me revient maintenant,

c'était Azaïs. Mais pour tout le monde, ils s'appelaient Delmas. Leur véritable identité, on ne l'a su que bien plus tard, quand tout a été fini. Car il y a eu une fin, ajouta-t-il d'un air sombre. Un jour, ils sont partis précipitamment. Comment cela s'est fait, ma mère, qui m'a raconté l'histoire, ne le savait pas. Mais ce qui est sûr, c'est que peu de temps après, le père a été retrouvé assassiné sur la route d'Aurillac, pas très loin d'ici.

Et il fit un geste vague en direction de la colline boisée, derrière nous.

– La mère et les enfants auraient été déportés à Birkenau. À moins que ce ne soit Dachau. Quelle importance, hein? L'un ou l'autre... Enfin, bon, conclut-il après un instant de silence, vous savez maintenant l'histoire de ce seau. C'est celui d'Esther. Elle l'utilisait pour les besoins de la maison. La mère était incapable de le porter. Et d'aussi loin que je me souviens, ce seau a toujours été là. Je crois que personne n'a osé porter la main dessus. Il a symbolisé la vie pour ces pauvres gens, et pour finir, il a dû être le témoin d'une scène épouvantable... Pauvres gosses.

L'ombre commençait à s'allonger sur le sol à nos pieds. Volga donnait des signes d'impatience car l'heure de sa gamelle était passée. Je voulus prendre congé de mon curieux interlocuteur, mais il semblait ne pas vouloir me lâcher. Il quitta son chapeau pour s'essuyer le front, libérant sa chevelure raide et drue. Puis il me regarda d'une façon insistante qui me mit mal à l'aise. Il n'y avait plus trace d'arrogance sur son visage, mais comme l'ombre vague d'une détresse.

– Vous viendrez me voir? Je vous ai montré où était ma maison, là-haut. Je fais du très bon café, vous savez. De l'italien bien sûr.

Nous rîmes un peu, ce qui me dispensa de répondre, puis je me sauvai en direction du village.

Le soir même, vers vingt et une heures, alors que le jour déclinait rapidement, je laissai mon mari devant un match à la télé et m'emparai de la laisse de Volga. Elle attendait impatiemment l'heure de sa dernière promenade, mais se montra surprise de la direction que je lui fis prendre : au lieu de longer la rivière jusqu'au cimetière, comme à l'accoutumée, je me dirigeai vers le « chemin des vieux », comme Jean-Marc et moi l'appelions assez peu respectueusement. Il traversait un ancien pré à vaches rebaptisé « parc » quand la municipalité avait transformé la maison de retraite du bourg en un foyer-logements flambant neuf. Cette année-là, on avait élargi et sablé le sentier, et installé quatre ou cinq bancs le long du parcours, à l'ombre de chênes centenaires. Quelques jolis massifs de fleurs achevaient de rendre cette promenade très agréable pour les pensionnaires de la maison de retraite, car le chemin, plat et ombragé, offrait de par sa situation à flanc de colline, de beaux aperçus sur la vallée. Cependant, depuis qu'on avait rajouté aux bâtiments une unité médicalisée, il était barré à mi-parcours par une clôture. Résidents et public se partageaient désormais le « parc » sans se côtoyer vraiment.

Ce soir-là donc, parvenue devant le portillon de clôture dûment verrouillé, je ne bifurquai pas vers le haut de la colline comme je le faisais habituellement si mes pas m'avaient portée jusque là, mais, après m'être assurée que l'endroit était désert, j'escaladai rapidement l'enceinte et me retrouvai de l'autre côté. Volga pleurnicha d'abord un peu, affolée de ne pouvoir me rejoindre, mais elle eut tôt fait de trouver, en longeant le grillage, un trou suffisant pour s'y glisser en s'aplatissant dans l'herbe. Je la félicitai à voix basse. Elle serait mon alibi si jamais je rencontrais quelqu'un : je raconterais qu'elle avait pourchassé un lapin et que je l'avais suivie de peur de la perdre.

Mais le chemin était désert. À quelques centaines de mètres devant moi, s'élevait la masse sombre de la maison de retraite. Derrière les rideaux tirés, on devinait la lumière bleutée des postes de télévision à presque toutes les fenêtres. Dans le ciel bleu marine, un dernier vol d'hirondelles traversa en poussant un cri joyeux, tandis que les grillons attaquaient leur douce musique de nuit. En quatre foulées, je me trouvai pile en face de notre maison. C'était encore mieux que ce que j'avais imaginé : à travers les branches d'un acacia qui poussait dans le talus, on voyait parfaitement, une cinquantaine de mètres en contrebas, son toit en tuiles brunies par le temps, et je pouvais même distinguer le fauteuil de Jean-Marc qui tournait le dos à la fenêtre, et sa main sur l'accoudoir, tenant un verre de bière à moitié vide. Par contre, s'il était venu à mon mari l'idée de s'accouder à cette même fenêtre, et de tourner les yeux vers le parc, il aurait eu beaucoup de mal, lui, à m'apercevoir au milieu des frondaisons.

2

La fête patronale approchait. Le jeudi, on vint accrocher en travers de la rue, juste en face de la fenêtre de la cuisine, une guirlande d'ampoules multicolores dont nous pûmes constater, le soir venu, que sept sur quatorze exactement étaient hors d'usage. Le vendredi soir, un haut parleur accroché par la même occasion, se mit à crachouiller une musique de variétés tandis que les membres du comité des fêtes faisaient « un-deux-trois, un-deux-trois » dans le micro, pour s'assurer que tout marchait bien. Ça fonctionnait à merveille, malheureusement, du matin dix heures au soir vingt et une heures. Tout le week-end se succédèrent des animations variées, si l'on peut dire, car le programme était le même depuis vingt ans : réveil atomique (traduisez : par un coup de canon, ou si vous préférez, par un gros pétard), fête foraine, bal musette, chars fleuris, procession aux flambeaux... qui m'agaçaient un peu, je dois l'avouer. Mais Jean-Marc était heureux de renouer ainsi, chaque année, avec l'atmosphère de son enfance à travers ces manifestations un peu naïves mais non dépourvues de charme. Aussi, je m'efforçais à un entrain poli pour ne pas gâcher son plaisir.

Traditionnellement aussi, les cousins se rassemblaient à cette occasion et, le dimanche à midi, ma salle à manger se trouva remplie d'une famille caquetante et colorée par l'excitation. Au dessert, la conversation vint à rouler sur l'exposition de

peinture : chaque année l'hôtel de ville offrait ses grandes salles médiévales et ses cimaises à quelques gloires locales mais qui pouvaient se prévaloir d'une certaine renommée. Cette exposition laissait généralement la population autochtone assez circonspecte, au grand dam du maire qui ne manquait pas de se fendre, dans le bulletin municipal du mois suivant, d'une diatribe contre l'inconséquence de ses administrés qui ne savaient pas apprécier l'art – et ses efforts – à sa juste valeur.

Dans le même temps, l'école publique – on l'appelait encore ainsi, bien que l'école privée ait fermé ses portes depuis belle lurette – ouvrait ses salles de classe désertées pour l'été aux talents plus humbles et parfois méconnus des habitants. Selon les années, on pouvait trouver une exposition de napperons, patient résultat des travaux d'hiver menés à la maison de retraite, des poteries réalisées par une association de passionnés, des foulards en soie peints par une de nos cousines, des bijoux façonnés par une créatrice voisine etc. Sans prétention, cette exposition connaissait pourtant un franc succès. Chacun proposait ou admirait les oeuvres des autres, et on se retrouvait avec plaisir devant les tables joliment décorées pour l'occasion.

Inévitablement, cette manifestation conviviale provoquait aussi quelques commentaires vénéreux d'esprits plus ou moins bien tournés. Une de nos voisines, en particulier, semblait se faire un devoir chaque année, sitôt l'exposition mise en place, de déchirer à belles dents la femme d'untel qui s'essayait à l'aquarelle ou les travaux du club de patchwork.

Tout en découpant les tartes aux pommes traditionnelles qui clôturaient chez nous ce repas de fête, j'entendis ma cousine Rosemarie qui se plaignait à sa sœur Andrée de cette voisine à langue de vipère. Elle avait apparemment choisi, cette année,

comme tête de turc, un peintre local. Elles étaient obligées de hausser la voix pour s'entendre et contrer celle des hommes qui refaisaient le match Brive-Aurillac à grands coups de « Tu vas pas me dire, quand même... » ou « Mais quelle nullité celui-là ! ». Et j'avais beaucoup de mal, dans le brouhaha qui assourdissait la pièce, à suivre la conversation. Mais Rosemarie vit que je tendais l'oreille et, tout en me déchargeant obligeamment d'un plateau, elle m'expliqua qu'à la surprise générale, Lucien Boussuges exposait des gouaches.

J'ignorais totalement que Lucien Boussuges fût de la peinture. De la peinture ou n'importe quoi qui s'apparentât à un art de près ou de loin. Ils étaient trois frères à vivre autour de leur mère veuve dans une maison délabrée à la sortie du village. D'eux, on disait qu'ils étaient « drôles », c'est-à-dire un peu simplets dans le langage du coin. On les voyait passer de temps à autre, appelés par de mystérieuses besognes, l'air hagard, le cheveu long et crasseux, vêtus de haillons. Nul ne savait de quoi ils vivaient exactement, hormis la pension de réversion de leur mère, impotente et passablement âgée. Il courait à leur sujet une quantité d'histoires d'autant plus invraisemblables que rares étaient ceux qui avaient pu passer leur porte à moitié effondrée. Mais chacun s'accordait cependant à reconnaître qu'on ne pouvait rien leur reprocher, sinon leur allure, et qu'au fond, ils n'étaient pas mauvais diables. Ma cousine faisait remarquer qu'ils avaient suivi leur catéchisme comme les autres, ce qui leur conférait une sorte de label de citoyenneté et leur accordait une bienveillance relative de la population.

Accaparée par le service, j'avais mis de côté l'information, quand Rosemarie, qui m'aidait à distribuer les tasses à café, me proposa de l'accompagner voir la fameuse exposition sitôt la table relevée.

– Il faut que je voie de quoi il en retourne, me confia-t-elle à mi-voix. L'Anaïs est une peste, certes, mais hier chez le boucher, c'est tout juste si elle n'appelait pas la population à l'émeute. Elle jouait si bien les vierges effarouchées que tout le monde s'interrogeait. En plus, il paraît que ce pauvre Boussuges ne quitte pas la salle où sont exposés ses chefs d'œuvres, comme s'il redoutait qu'on les lui vole !

Boussuges se tenait effectivement sur le seuil de la salle qui devait être la cantine du primaire. On avait dissimulé par des nappes de papier les tables de formica octogonales et les lavabos le long du mur du fond. Il était assis à califourchon sur une chaise retournée et surveillait les allées et venues de son air absent habituel. Ses cheveux n'étaient pas lavés, hélas, mais soigneusement peignés et tirés en arrière d'où ils retombaient, luisants, sur le col indéfinissable de sa chemise. À ceux qui, dans le village, émettaient des doutes sur sa capacité à lire et à écrire, il avait apporté un démenti formel en réalisant à la gouache sur du carton découpé de petites pancartes où on pouvait déchiffrer : « peinture et création, cheminement artistique et spirituel du peintre » sur l'une, « première manière » sur la suivante, et enfin « œuvres de la maturité » sur la dernière. Entre chacune, le mur était recouvert de grandes feuilles de papier Canson barbouillées de gouache aux couleurs criardes. Lucien s'était essayé à reproduire des fleurs dans un vase, une maison au toit pointu avec, dans le coin supérieur droit, un soleil circulaire entouré de rayons comme une roue de vélo, la rivière (grise), sous un ciel bleu (de cobalt), bordée d'arbres verts (émeraude)... Rosemarie était restée loin derrière, arrêtée par la rencontre inopinée d'amis perdus de vue depuis longtemps, mais Jean-Marc, qui était près de moi, ouvrait des yeux ronds de consternation.

– Je crois que je devais faire à peu près la même chose en dernière année de maternelle, souffla-t-il dans mon oreille en se retenant de rire.

Je sentis la honte me monter aux joues pour Boussuges... comment pouvait-on convier du public à venir voir pareilles horreurs ?

Un discret sifflement attira mon attention, mon mari, qui s'était avancé juste devant un mur intitulé « deuxième période de l'artiste », les yeux allumés, murmurait derrière sa main :

– Viens voir !

Je le rejoignis et m'arrêtai, pétrifiée. C'était toujours la même rivière (grise) sous un ciel bleu (de cobalt), mais cette fois peuplée d'un arrivage de sirènes aux formes suggestives, alanguies sur les rochers.

Les « oeuvres de maturité », deux mètres plus loin, jetaient malheureusement un jour nouveau sur l'ensemble : il y avait toujours les mêmes sirènes, roses comme des porcelets fraîchement lavés, agrémentées d'une queue du même vert que les arbres, mais elles n'étaient plus seules. Chaque scène faisait apparaître un petit bonhomme qui reluquait le spectacle, caché derrière une pile de pont, offrant une étoile (de mer ?) à la Vénus mouillée, ou se pâmait sur ses genoux (ou ce qui en tenait lieu).

Un bruit curieux, sur la droite, m'arracha à ma contemplation : une main appuyée au mur pour garder l'équilibre, plié en deux, Jean-Marc étouffait littéralement de rire et je me hâtai de le pousser dans la salle contiguë dont la porte se trouvait providentiellement ouverte devant nous. Grâce au ciel, Lucien était occupé à pérorer devant un groupe de visiteurs nouvellement arrivés, et n'avait rien vu de notre retraite précipitée. Nous pûmes poursuivre notre visite comme si de rien n'était et retrouver notre calme. Je fus surprise de

découvrir que des gens que je croisais tous les jours, avec qui j'échangeais quelques mots, s'étaient essayés, dans la discrétion de leur maison, à traduire avec des lignes ou des couleurs ce qui, dans leur univers quotidien, avait su les toucher. Les résultats étaient divers, mais tous avaient su transmettre une émotion, un moment de bonheur, et je félicitai l'un ou l'autre avec d'autant plus de sincérité que leurs œuvres atténuaient le cauchemar de la salle précédente.

Pour ressortir, il fallait malheureusement passer à nouveau devant les peintures de Lucien Bousuges. Jean-Marc avait beaucoup de mal à récupérer son sérieux, mais moi je n'étais pas dans le même état d'esprit : au fond de moi, j'étais en colère, choquée sans pouvoir dire ce qui me dérangeait le plus, de la bêtise de celui qui se prenait pour un artiste ou de son impudeur à dévoiler en public des fantasmes sexuels qui auraient dû rester enfouis. Quand nous fûmes rentrés chez nous, ces deux motifs avaient finalement disparu au profit d'un troisième qui se faisait jour peu à peu et se transformait en certitude : il n'y avait qu'un détraqué pour commettre de tels délires picturaux, et un frisson de dégoût me parcourait l'échine.

La fête terminée, les cousins rentrés chez eux, la maison rangée, le calme retomba sur le village qui retrouva sa tranquillité habituelle. Pour nous, il était temps d'attaquer les travaux que nous avions programmés dans la chambre du fond. Tout était à refaire, du sol au plafond. Le papier verdâtre, décollé par endroits, déteint à d'autres, taché un peu partout, s'annonçait difficile à enlever. Pour me donner du courage, je soulevais parfois un coin du lino rouge où la crasse formait des strates pour apercevoir dessous le parquet. Il me tardait de le voir décapé, poncé, teinté et vitrifié... En attendant, le premier travail, de loin le plus pénible, c'était d'enlever tous les

meubles pour faire place nette, et ce fut notre objectif du mardi matin. Le lit fut plus facile à démonter que ce que j'avais cru et j'admire la qualité des assemblages qui avaient plus de cent ans. Par contre, l'armoire, bien que délestée de tous ses tiroirs et de ses étagères, refusa d'abord tout net de bouger. Il fallut démonter les portes et le fronton pour l'alléger, et malgré cela, nous suâmes sang et eau pour la transférer dans la chambre d'à côté où nous la stockerions provisoirement.

Sur le coup de treize heures, le ciel s'obscurcit brutalement. Moins d'une demi-heure après, l'orage s'abattait sur les toits du village, ruinant nos projets d'aller canoter sur le lac. Je tournais en rond un moment dans l'appartement, ne sachant trop quoi faire, Volga collée à mes jambes, car le tonnerre la terrifiait. Je n'avais pas envie de lire et, afin de m'inventer un prétexte pour ne pas faire le repassage qui s'empilait dans sa corbeille, je décidai d'anticiper de quelques heures sur notre programme et de commencer à décoller le papier de la chambre désormais vidée de ses meubles. J'attaquai par le mur à gauche de la porte parce qu'il était boursoufflé par endroits et que, pour cette raison, je le supposais plus facile à gratter. Las! Le calcul se révéla faux: de l'autre côté de la cloison il y avait un radiateur dont la chaleur avait littéralement cuit le plâtre et je m'énervai à ôter de minuscules lambeaux.

– Tiens! Tu as commencé?

Jean-Marc se tenait sur le seuil et m'observait, les poings sur les hanches.

– Je crois que je vais m'y mettre aussi, enchaîna-t-il aussitôt. Il pleut toujours et le jardin est impraticable pour un bon bout de temps. Tu as préparé assez de Dissoucol pour deux?

Tandis que je lui préparais un pulvérisateur du produit miracle censé nous faciliter la tâche, il alluma le vieux

transistor de l'oncle Jean et, tout se suite, l'atmosphère fut plus gaie. Volga s'apaisa, mais refusa de nous quitter et s'installa au milieu de la pièce. Comme nous n'avions qu'un seul escabeau, je poursuivis mon travail à hauteur d'homme (de femme dans le cas présent, et pas des plus grandes), tandis que, perché sur la plateforme, il attaquait la paroi d'en face sous le plafond.

Je me rappelle encore de notre ardeur à l'ouvrage et du bavardage joyeux de la radio alors que de longs rubans de papier humide commençaient à s'enrouler à nos pieds. Volga s'était endormie, insensible à cette mer qui montait autour d'elle. De temps en temps, l'un ou l'autre s'exclamait :

– Le plâtre est complètement pourri par ici, tu verrais ces taches de moisi !

Ou bien :

– Ah! Ça va plus vite maintenant ! Je commençais à désespérer !

Nous nous plaisions à imaginer ce que rendrait le nouveau papier que nous avions acheté au printemps, et je plaisantais Jean-Marc sur ses futures réactions. Il était ainsi fait qu'on ne pouvait jamais lui faire émettre un avis au moment de choisir mais que par contre, de retour à la maison, il ne manquait jamais de se répandre en phrases du genre : « si j'avais su... », « je regrette... », « à savoir... », « on aurait dû... » qui m'horripilaient. Cette nouvelle acquisition ne ferait pas exception à la règle : le papier serait trop sombre, les motifs trop gros, ou bien la colle ne tiendrait pas...

Soudain, il poussa une exclamation étouffée :

– Ça alors ! Viens voir !

Il était planté sur son échelle devant le mur, les bras ballants, le pulvérisateur d'une main, la raclette de l'autre, considérant avec stupéfaction quelque chose que je ne voyais pas encore. Je m'avançai, intriguée, et découvris ce qui venait d'apparaître

sur le mur, et qui était resté caché sous le papier pendant presque cinquante ans. C'était un billet de banque.

Jean-Marc acheva de le dégager avec précaution et descendit de l'escabeau pour me le montrer. Il était polychrome, de couleur dominante bistre, et représentait d'un côté comme de l'autre deux figures que le professeur de grec que j'étais n'eut aucun mal à identifier: Hermès et Déméter. Il datait de 1942 et, à côté de la mention «Banque de France», il était écrit: 1000 francs.

– Tu crois que c'est un vrai? fis-je stupidement.

– Évidemment. Et je suis même prêt à parier qu'il avait beaucoup de valeur à l'époque.

– 1000 francs, c'est un montant qui fait rêver. Mais je n'ai aucune idée de ce que ça pouvait représenter à cette date. Et toi?

Jean-Marc fit une moue qui montrait son ignorance.

– Il y en a peut-être d'autres, fit-il soudain.

Nous nous mîmes aussitôt à gratter comme des forcenés, lui en haut et moi en bas. À la fin de l'après-midi, il ne restait plus une trace de papier peint sur tout le pourtour de la chambre. Nous avons rassemblé les lambeaux dans un grand sac poubelle noir. Près de la porte, mille billets exactement s'empilaient par paquets de cent. Je n'en avais jamais vu autant. Ce qui m'étonnait le plus, c'était leur extraordinaire qualité de conservation. Ni le plâtre ni la colle ne les avaient altérés. Jean-Marc pensait qu'ils avaient été enduits d'une fine pellicule d'un corps gras ou d'une poudre quelconque qui les avait rendus étanches. Jean devait s'y connaître en tant qu'artisan. Ils avaient tous été dissimulés sur le même mur, régulièrement espacés, sans doute parce que c'était celui contre lequel était adossée la grande armoire. Deux portraits, dans leur cadre ovale, avaient achevé de créer l'illusion d'une paroi absolument identique aux autres.

Nous étions accablés et vaguement inquiets. Cette découverte nous avait d'abord amusés : c'était bien un comportement de paysan du Cantal ! Se méfier des banques et vouloir garder chez soi son pécule ! Mais plus nous avons vu la pile de billets monter, et plus le doute s'était insinué. Nous soupçonnions, sans pouvoir en être sûrs, que la somme était considérable. Or, l'oncle n'avait jamais été riche, tous ses revenus, toutes ses dépenses, le moindre achat, fût-ce une boîte de clous, étaient aussitôt consignés sur un carnet de comptes. Nous en avons retrouvé des dizaines, soigneusement classés par année. C'était une comptabilité scrupuleuse et limpide. D'autre part, s'il avait voulu cacher son argent, pourquoi ne pas l'avoir dissimulé en un lieu plus facilement accessible, d'où il aurait pu facilement le sortir en cas de besoin ? Ce comportement ne cadrerait pas non plus avec la personnalité de Jean. Très proche de sa nièce, ma belle-mère, il avait, comme on disait alors, « arrangé ses affaires » en prévision de sa mort. Il n'aurait pas voulu courir le risque qu'elle ne découvre jamais un aussi bel héritage, ou pire, qu'un étranger se l'approprie, au cas où la maison aurait été vendue. Le repas du soir fut morose. Chacun était plongé dans ses réflexions. Nous étions convenus de ne parler de notre découverte à personne, du moins aussi longtemps qu'elle n'aurait pas trouvé d'explication. En attendant, les liasses avaient été rangées dans des sacs en plastique au fond d'un vieux chaudron de cuivre rangé au sommet du buffet de la salle à manger.

Le lendemain, nous nous rendîmes à Aurillac pour faire des courses, mais surtout pour aller à la Banque de France. Jean-Marc avait pris un billet pour se renseigner sur sa valeur ; je l'attendis dehors au volant de la voiture, car nous n'avions pas

trouvé de place de stationnement à proximité. Je commençais à trouver le temps long, d'autant plus qu'à plusieurs reprises on m'avait klaxonné pour me signifier que je gênais le passage, quand il apparut enfin en haut des marches et les dévala rapidement, le visage fermé.

– Démarre, dit-il simplement en claquant la portière.

En temps normal, je n'aurais pas trop aimé qu'il me parle sur ce ton, et je n'aurais pas manqué de le lui dire. Mais quelque chose dans son comportement me ferma la bouche. Nous n'échangeâmes pas une parole tant que nous fûmes en centre-ville. Mais sitôt le dernier rond-point franchi, et dès que nous nous retrouvâmes sur la grande route bordée de champs et de prés, il se mit à parler à mots pressés, presque hachés : le billet datait de la deuxième guerre mondiale, c'était la plus grosse coupure en circulation à l'époque. Pour faire simple, et dans la mesure où on pouvait se risquer à donner un équivalent, la somme cachée dans le mur correspondait, en gros, à deux millions de francs. Il avait prononcé le chiffre avec hésitation, d'une voix blanche, mais l'énormité du montant faillit me faire faire une embardée. C'était beaucoup plus que tout ce que nous avions imaginé au cours de nos supputations les plus folles. La réalité me terrifiait : l'hypothèse rassurante d'un bas de laine patiemment économisé par un vieillard un peu avare s'effondrait, laissant place à d'angoissantes questions : d'où venait cet argent ? Pourquoi l'avoir dissimulé avec tant de soins ? Et d'abord, qui l'avait caché ? Nous étions partis sur l'idée que c'était Jean, mais il n'avait pas été le seul à vivre dans cette maison. Les mots « guerre mondiale », aussi, m'épouvantait : ils traînaient à leur suite tout un cortège d'images troubles sorties de mes livres d'Histoire ou de reportages vus à la télévision. Y avait-il eu dans la famille une tragédie dont les acteurs auraient

disparu, emportant avec eux le secret dans leur tombe ? Était-ce le produit d'un cambriolage mis à l'abri par un malfaiteur depuis décédé ? Ou encore vivant mais retenu ailleurs contre son gré ? Cette dernière hypothèse me faisait froid dans le dos et, revenue à la maison, je considérai d'un œil mauvais le chaudron devenu receleur malgré lui. Nous fûmes longtemps avant de nous endormir cette nuit-là, et, avant de me coucher, j'avais vérifié avec plus de soin que de coutume la fermeture des portes et des volets.

Rosemarie et son mari habitaient une petite ville à une demi-heure de Laroque et nous pressaient depuis notre arrivée, de venir dîner. Nous saisîmes l'occasion pour commencer notre enquête, et le jeudi soir nous nous rendîmes à Maurs. Fidèles à la ligne de conduite que nous nous étions fixée, nous ne dîmes rien de notre découverte, mais il fut facile, par quelques questions habilement posées, de savoir ce qui nous intéressait : non, l'oncle n'avait jamais été riche ; oui, il avait pris toutes ses dispositions avant de mourir, pour que la succession échût à sa nièce, ma belle-mère, sans que le fisc l'écornât trop ; non, elle ne se rappelait pas la date à laquelle le papier vert à fleurs jaunes avait été posé. Tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'il lui semblait que, quand elle était enfant, il y en avait un autre, à rayures. La maison avait été construite en 1905 et la succession des habitants était facile à établir. Il y avait eu d'abord Pierre et Maria, les arrière, arrière, grands-parents et leurs sept enfants : Louise, Annette, Simon, Victor, Marthe, Henri et Jean, le petit dernier né en 1923. Louise s'était mariée avec le receveur des postes. Ils avaient un peu voyagé dans les départements limitrophes, au gré des affectations, et avaient eu deux garçons, toujours vivants, mariés et pères de nos

cousins et cousines. Simon était mort accidentellement à l'âge de dix-huit ans en chutant d'un toit, il était couvreur. Annette, atteinte par la polio en son plus jeune âge, avait grandi avec une déformation de la jambe; coiffeuse au village, elle était restée célibataire et était morte sans enfant à l'âge de soixante-quinze ans. Victor était mort jeune, comme son frère Simon, des suites d'une pneumonie. Marthe, la plus jolie, avait épousé un riche fermier des environs, mais elle s'était retrouvée veuve peu de temps après, non sans avoir mis au monde auparavant Alice, mère de mon mari. Henri était mort à vingt et un ans, fauché par un obus dès les premiers jours de la guerre. Jean était resté célibataire; menuisier, comme son père et son frère Henri, il n'avait jamais vécu ailleurs que dans cette maison. Pendant quelques années il l'avait partagée avec sa sœur Marthe qui, s'étant retrouvée seule au décès de son mari et exclue de la succession de la ferme par un contrat de mariage restrictif, était revenue vivre sous le toit familial avant de suivre sa fille, devenue adulte et mère, dans ses déplacements professionnels.

Ce qui était certain, c'est qu'en 1942, Jean vivait dans la maison, avec sa sœur Marthe et sa nièce Alice. Pierre et Maria, les premiers occupants, étaient décédés en 1938 et 1939.